

EN CABANE | Le photogénique refuge de Saleinaz

Propriété du Club alpin de Neuchâtel, la cabane valaisanne perchée à plus de 2600 mètres profite d'une architecture audacieuse pour une construction d'altitude. Pour capturer sa beauté, il faut grimper.

TEXTES ET PHOTOS **LOIC.MARCHAND@ARCINFO.CH**

« Connais-tu Saleinaz? Eh bien tu marches, tu grimpes, tu montes, tu sues, tu te faufiles sur sa moraine, tu domines le glacier, tu t'arrêtes à la gare, tu bois un coup s'il t'en reste et tu regardes là-haut. » Ce témoignage d'Olivier Samasin, un guide de montagne, trouvé dans le livre du centenaire de la cabane, résume à la perfection notre expérience pour rejoindre cette enclave neuchâteloise, perchée à 2691 mètres dans le massif du Mont Blanc. Planquée dans le Val Ferret, non loin d'Orsières et au-dessus de Praz-de-Fort, la cabane du Club alpin suisse (CAS) de Neuchâtel a été ouverte en 1893. Elle a ensuite été entièrement reconstruite à la fin du siècle dernier, en 1997. «Saleinaz! 100 ans et toujours là. 100 ans et toujours aussi belle. 100 ans et toujours aussi loin», écrit encore Olivier Samasin. C'est vrai qu'elle est belle, la cabane de Saleinaz! Difficile de résister au charme de son architecture minimaliste. Sa particularité réside dans l'orientation de ses planches, tournées à la verticale. Un changement de perspective perturbant, mais ô combien plaisant. La bâtisse semble même prendre un malin plaisir à se laisser photographier.



La méthode de construction, avec les planches posées à la verticale, ajoute un charme certain à la cabane de Saleinaz.

EN QUELQUES DATES

- 1893 Inauguration de la première cabane le 16 juillet.
- 1903 Ajout de la deuxième cabane.
- 1904 Union des deux cabanes.
- 1966 Début du gardiennage bénévole par des membres de la section neuchâteloise.
- 1993 La cabane fête son centenaire le 29 août.
- 1997 La nouvelle cabane est inaugurée le 24 août avec la présence de près de 400 personnes. Coût total de la nouvelle construction: 1 224 604 francs et 75 centimes.



Mais pourquoi s'infliger cela, finalement? La satisfaction ressentie une fois en haut est à la hauteur de l'effort.

Au départ, Saleinaz ne comptait pas une cabane, mais deux. Elles ont finalement été unifiées onze ans après leur inauguration. «Plusieurs solutions ont été envisagées lors d'une mise à l'étude en 1990», raconte Etienne Uyttebroeck, coresponsable de la cabane depuis 2016. «Il y a eu beaucoup de discussions autour de ce

projet pour arriver au résultat final.» Pour s'y rendre, autant le dire tout de suite: on sue. Et pour cause, la pente est évaluée en moyenne à 21,5% entre notre point de départ (Praz-de-Fort, à 1151 m d'altitude) et d'arrivée. Le tout, avalé en seulement 6,5 kilomètres et un peu plus de trois heures de marche.

Trois heures intenses

Tout commence près de la Reuse de Saleinaz, un torrent prenant sa source sur le glacier du même nom. La pente, déjà bien inclinée, sert d'échauffement à ce qui va suivre: un passage composé de boucles de fer greffées dans le mur, de marches taillées dans la roche, et de chaînes. «Ce secteur décourage certaines personnes de monter», explique Jacques Bedoy, notre accompagnateur âgé de 65 ans. A peine une heure est passée

et, déjà, notre réserve d'eau d'un litre est à sec.

Cette randonnée était classée T4 (sur T6 au maximum) jusqu'à l'aménagement de ce passage et la pose de chaînes. Pour se donner une idée, voici la définition des niveaux supérieurs T5 et T6: ces parcours «ne sont pas vraiment des 'randonnées'», selon le site du Club alpin. Ils «exigent un pas absolument sûr, de l'expérience dans les passages exposés et un bon sens du cheminement lorsqu'il n'y a pas de sentier».

Une tasse de thé en guise de bienvenue

Après avoir marché à travers une végétation verdoyante, nous arrivons à ce fameux rocher, appelé «la Gare», en référence au lieu de pause des ouvriers amenant les matériaux nécessaires à la construction de la cabane.

Sur notre droite, la montagne de Portalet, avec son sommet culminant à 3343 mètres, semble veiller sur nous.

Jacques, «dans un jour sans», lance régulièrement des «quelle horreur» depuis quelques kilomètres. D'une démarche lente, accroché à son sac, il arrive à notre hauteur et, tout sourire, pointe une forme se dessinant au-dessus de nous: la cabane de Saleinaz.

Mais pourquoi s'infliger cela, finalement? La satisfaction ressentie une fois en haut est à la hauteur de l'effort. La cabane a un goût de «reviens-y», dicit notre accompagnateur. On se sent également attendu, comme en témoigne Bernard Gabioud, un autre guide, dans le livre du centenaire: «Pour sûr que les gardiens nous ont déjà repérés. Ils sont maintenant en train de nous compter,

aux jumelles. Puis ils vont nous préparer le thé.»

La voilà notre récompense: celle de déguster le thé de Saleinaz, tout en s'échantonnant sous le soleil noyant sa terrasse, en observant le chemin parcouru. L'Aiguille d'Argentière et ses 3898 mètres, cachés jusqu'au dernier moment par la cabane, nous fait désormais face. Juste en dessous, le glacier de Saleinaz lâche ses flots d'eau ininterrompus.

L'escalade pour toutes et tous

Une chaleur humaine se dégage à notre arrivée, comme si nous étions revenus sur Terre après un séjour dans l'espace. Nos hôtes sont bénévoles et se relayent chaque semaine (voir l'encadré). «Il leur manque parfois un brin d'expérience, mais nos gardiens donnent leur maximum pour accueillir au mieux nos invités», explique Etienne Uyttebroeck, lui aussi bénévole.

On vient également à la cabane de Saleinaz pour sa dizaine de spots d'escalade, accessibles pour tous les niveaux. A table, le soir, un groupe de dix grimpeurs nous tient compagnie. On y voit tous les âges, de la petite dizaine à la septantaine bien tassée.

Dernier petit effort recommandé par nos hôtes: se réveiller à l'aube pour assister au lever du soleil. Malgré quelques nuages, le spectacle est splendide. Les trois heures d'ascension prennent toute leur valeur. Le temps de s'avalier une fondue et nous rentrons. Comment se porte Jacques depuis hier? Le fromage semble l'avoir revigoré. Il ne descend pas, il vole. Normal pour un ancien pilote de ligne avec plus de 17 000 heures à son actif.

Monsieur et Madame Tout-le-monde comme gardiens

A Saleinaz, pas de gardien titulaire. Des membres de la section neuchâteloise du CAS se relayent bénévolement chaque semaine. «Il n'y a pas suffisamment de passage à la cabane pour payer le salaire d'un professionnel», explique Etienne Uyttebroeck. Pour lui, ce système «est parfait». «Je n'ai jamais eu de souci pour remplir la grille hebdomadaire. Nos bénévoles sont motivés et ça se voit.» Des Monsieur et Madame Tout-le-monde se relayent ainsi chaque semaine pour assurer le fonctionnement de Saleinaz. Certains sont à la retraite, d'autres prennent sur leurs vacances. Durant notre visite, c'était au tour de Philippe Veluzat (51 ans) et de son fils Simon (12 ans) de s'occuper de la bonne marche des opérations.

L'enseignant et son élève. Adorables. Venus l'été passé comme simples visiteurs, nos deux hôtes n'avaient pas compris que la cabane était tenue par des bénévoles. «Je me rappelle avoir demandé quelques renseignements à la gardienne présente à ce moment-là», récite le papa. «Mais elle ne savait pas comment me répondre. Elle me disait: 'Il faut que je demande à Etienne'. Ça me semblait bizarre.»

«Puis j'ai compris. Simon et moi n'avions plus qu'une envie: revenir l'année suivante comme gardiens.» De l'aveu de son père, Simon fait preuve d'une motivation sans borne, malgré un lever quotidien à 4h du matin. «Si seulement il pouvait montrer le même élan pour ranger sa chambre», sourit-il.



Philippe et Simon posent devant «leur» cabane de Saleinaz.